

hâtèrent l'éclosion de ces cités-poulaillers qui couvrirent en quelques années les deux tiers de Montréal. Dans son ouvrage d'urbanisme, intitulé: *La Métropole de demain*, et publié à Montréal en 1910, G. A. Nantel, ancien ministre, fut l'un des premiers à faire la guerre aux escaliers extérieurs, mais sans le moindre succès. Il déplorait le traitement de faveur accordé à l'est en permettant d'y construire à la bonne franquette les maisons de moins de deux mille dollars.

Voici ce qu'il écrit en 1910: «Des quartiers ont été gâtés et sont devenus des agglomérations disparates, pourvues d'autant de formes différentes qu'il y a de goûts parmi les constructeurs. Les escaliers extérieurs à deux ou trois étages, tellement à pic qu'on dirait des échelles, se suivent sans fin, empêchant l'oeil de se porter au loin et masquant toujours un certain nombre de chambres obscures dans des logements déjà sombres.»

Tels sont, en effet, les inconvénients des escaliers extérieurs qu'on peut ramener à quatre:

1o Ils sont un contresens géographique, selon l'expression de Raymond Tanghe, auteur de cette *Géographie humaine de Montréal* (1928) qui reste la meilleure étude que nous connaissions sur le Montréal d'aujourd'hui. En effet, que penser de ces hautes échelles rectilignes ou courbes, en partie rectilignes, en partie courbes, à vis ou en tirebouchon, dans un pays comme le nôtre? L'escalier extérieur est condamné par tous les auteurs de manuels d'architecture, à cause de la neige, de la pluie et du verglas. Les auteurs français le tiennent pour un mode d'accès dangereux. Et pourtant la France n'a pas nos six mois de neige, de verglas, de givre et de «bouette», et les gens y sont généralement plus continents que nous, sous le rapport que vous savez. En France, d'ailleurs, comme dans tous les pays d'Europe, l'escalier est une cage intérieure; ici, c'est une échelle qui conduit à une cage, la maison. En résumé, comme il est de règle que l'architecture soit influencée par le climat, l'escalier extérieur n'a aucune raison d'être au Canada.

2o Ils enlaidissent la façade des maisons et rendent impossible la construction de belles habitations modernes aux surfaces lisses.

3o Ils gâtent toute perspective.

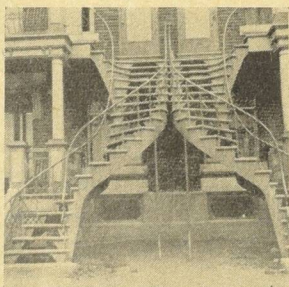
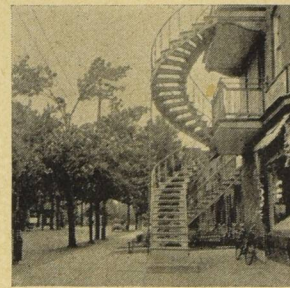
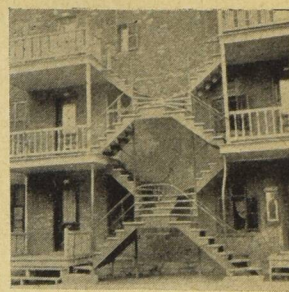
4o Ils obturent des ouvertures faites pour recevoir l'air et le soleil.

C'est uniquement aux escaliers extérieurs que nous en avons, à ces escaliers posés contre les façades comme des échelles de poulailler ou comme ces pièces de charpente, appelées tins dans les problèmes de mots-croisés, qui servent à soutenir la quille d'un bâtiment aux chantiers de construction navale. A ces escaliers, parallèles ou perpendiculaires à la façade, s'ajoutent sur deux autres murs de la maison les escaliers de secours, dits échelles de sauvetage, et les escaliers de service. Cela fait bien, pour certaines maisons, trois escaliers extérieurs: un premier en avant, un deuxième en arrière et un troisième sur l'un des côtés. Ainsi fagotée, la plus jolie maison du monde reçoit l'irréparable outrage.

Les seuls escaliers logiques s'inspirent des escaliers en tourelle du moyen âge et de la renaissance, enclos dans des tours, carrées ou cylindriques, accolées à certains châteaux ou habitations. On trouve quelque chose du genre dans le quartier Rosemont, boulevard Saint-Joseph et à l'extrême-est de la rue Sherbrooke. Enfermés dans le bâtiment même, sans être en saillie, ils s'élèvent discrètement de galerie en galerie, la porte d'entrée de chaque logement superposé donnant sur la galerie. Ainsi compris, ces escaliers ne sont plus qu'à demi extérieurs.

Mais les autres, comment les défendre et comment expliquer qu'ils entrent aussi largement dans un programme d'architecture domestique?

La seule façon que nous voyons pour les architectes et entre-



preneurs d'expliquer leur présence importune serait de nous répondre par quelque sophisme dans le goût du philosophe Emerson: «L'esthétique, c'est

l'utile; la beauté, c'est l'efficacité.»

Sur ce terrain-là on pourrait ergoter longtemps avant de s'entendre. Peut-être encore ces messieurs pourraient-ils nous dire qu'ils ont, là au moins, dans la diversité infinie des formes de leurs escaliers, dans le jeu et l'agencement des marches, des paliers, des rampes, des pilastres et des balustrades, fait preuve d'imagination et de fantaisie; ou même que les escaliers, comme ils les entendent, sont une véritable création canadienne, une stylisation unique d'objets utiles.

A ce compte, l'escalier extérieur deviendrait une de ces choses cent pour cent canadiennes à rude et forte saveur du terroir, comme nos centures fléchées, nos souliers de «beu», nos tuques à gland et nos mitaines pas de pouce! Mais cela lui confèrerait-il la beauté qu'il n'a pas? Nous en doutons comme vous en douterez vous-

même, après la description que nous allons tenter de nos familles d'escaliers extérieurs, de leurs divisions et subdivisions, établies avec toute la conscience et le sérieux que mettent les herborisateurs dans le classement des plantes de leurs collections.

• • •

FAMILLES D'ESCALIERS

Les familles d'escaliers, de style essentiellement canadien, se devaient d'être nombreuses. Aussi l'imagination de nos constructeurs — nous n'osons dire de nos architectes! — s'est-elle donné libre cours. C'est à qui dépasserait la mesure de la logique et du bon sens. Leurs efforts réunis ont donné à certains quartiers de la ville un aspect dont la renommée, peu enviable, s'étend déjà fort bien. Quoi qu'il en soit, nos escaliers se divisent en cinq classes bien distinctes:

1—Les perrons; 2—Les escaliers rectilignes; 3—Les escaliers spiralés; 4—Les escaliers hybrides; 5—Les escaliers «parfaits».

I

Les perrons ont plusieurs raisons d'être. A l'époque où le service de voirie était plutôt inexistant, ils avaient quelque importance. Surélevant le niveau de la maison, ils devenaient utiles pour laisser dehors tout ce que les pieds des visiteurs pouvaient emporter de la chaussée et, au moment des grandes pluies et des fortes neiges, empêchaient l'inondation ou le blocage. C'est pourquoi ils furent d'abord de pierre. Humbles et effacés, ils ne comptaient qu'une ou deux marches. C'était encore, ou presque, l'élégant pas de porte. Puis ils prirent de l'envol, devinrent même majestueux pour les uns, prétentieux pour les autres. Parfois ornés de lions faméliques ou de biches langoureuses, ils devinrent le stigmate certain des fortunes trop rapidement acquises. Aujourd'hui, nos perrons, d'honneur ou sans honneur, s'appellent tout simplement des escaliers de pierre.

Le perron de bois naquit un peu plus tard à la suite des constructions en série, faites pour l'ouvrier ou pour le bourgeois moyen. Il suivit le même développement. Mais comme on ne pouvait lui donner l'ampleur et la richesse d'allure de la pierre, c'est en largeur, puis en hauteur, qu'il s'affirma. En largeur d'abord, servant à une, deux ou trois et même quatre portes. Du cadre de chacune de ces portes part une travée qui va jusqu'au trottoir, délimitant